

REVUE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE
59/61 RUE POUCHET 75017 PARIS
TEL: 01 40 25 11 87 JAN/MARS 07

Revue française de sociologie : Les livres

Mélonio (Françoise), Diaz (José Luis) (éds.). - *Tocqueville et la littérature*.

Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Colloques de la Sorbonne), 2005, 255 p., 20 €.

Benoît (Jean-Louis). - *Tocqueville moraliste*.

Paris, Honoré Champion (Romantisme et modernités, 79), 2004, 665 p., 100 €.

Benoît (Jean-Louis). - *Comprendre Tocqueville*.

Paris, Armand Colin (Cursus), 2004, VII-216 p., 17 €.

Guellec (Laurence). - *Tocqueville et les langages*

***de la démocratie*.** Paris, Honoré Champion (Romantisme et modernités, 81) 2004, 445 p., 50 €.

Boudon (Raymond). - *Tocqueville*

***aujourd'hui*.** Paris, Odile Jacob, 2005, 301 p., 23 €.

*

Que Tocqueville est bien sorti du purgatoire où il a été trop longtemps oublié, la floraison d'ouvrages qui a marqué la célébration de son bicentenaire en 2005 le confirme avec éclat. Le premier qui nous retiendra aborde quelques-uns de ses thèmes centraux ; il confronte aussi Tocqueville (il s'agit d'un colloque de Paris-Sorbonne et de la Société des études romantiques) avec quelques-uns des littérateurs de son époque ou des précédentes qu'il a eu l'occasion de rencontrer, de critiquer ou, plus simplement, de lire et de méditer. Le second dont il est question dresse en fait, sous prétexte de nous parler du moraliste, un inventaire si complet de l'homme et de son oeuvre qu'il pourrait devenir le vade-mecum du Tocqueville-club auquel ne manquent pas les postulants. Un livre plus bref, dû à la même plume, propose aux étudiants, tout comme le « Que sais-je ? » moins récent de Jacques Coenen-Huther (*Tocqueville*, Paris, PUF, 1997), une introduction de qualité à ce chapitre désormais incontournable de la sociologie universitaire. Quant au quatrième, il aborde Tocqueville sous un angle particulier, la langue et le style, non seulement les siens, mais ceux qu'il recommande aux démocrates. Enfin, une oeuvre récente de Raymond Boudon le jauge en fonction de préoccupations d'aujourd'hui, sur lesquelles il jette une indispensable lumière.

Le colloque parisien met Tocqueville en présence, successivement et sous des prétextes divers, de Chateaubriand (Antoine Compagnon), de Mme de Staël (Gérard Gengembre), de Gobineau (Pierre-Louis Rey) et de Montesquieu (Catherine Vorpilhic-Augé). Il fait l'impasse sur Lamartine, que Tocqueville n'aimait pas et à propos de qui on peut lire quelque part (André François-Poncet, *Carnets de captivité*) ce jugement surprenant que ses *Écrits politiques* seraient très supérieurs à ceux de notre auteur. Les autres

participants ont préféré disserter, non sans talent, de son rapport à la religion (Pierre Gibert), aux valeurs aristocratiques (Sophie Marchal), au rôle de l'imagination dans l'idéal égalitaire (Francesco Spandri), à l'éloquence (Anne Vibert) et au sentiment démocratique de l'envie (Fabrice Wilhelm), tandis que Claude Miller trie « le détail et le général dans la *Démocratie en Amérique* ». Nous reviendrons plus loin sur quelques-unes de ces communications qui sont toutes d'une excellente cuvée.

L'ouvrage de Jean-Louis Benoît couvre un domaine beaucoup plus large que son titre ne le laisserait supposer : sous guise de parler du moraliste, c'est un examen complet de l'oeuvre et de l'influence de Tocqueville, situé dans son époque, qu'il propose au lecteur. Certes, Tocqueville a souci de morale : tout ce qu'il écrit témoigne de son exigence éthique. Incroyant, il accorde la plus grande importance à l'apport de la religion chrétienne dans la genèse de l'esprit public, ce dont témoigne sa correspondance avec Gobineau, dont Pierre-Louis Rey nous dit ailleurs que l'on y trouve « un débat à front renversé : Tocqueville défend le christianisme en avouant qu'il n'est pas lui-même croyant, tandis que Gobineau, qui s'affirme catholique, défend des principes peu compatibles avec sa religion ». Les scrupules moraux de Tocqueville s'appliquent aussi bien au génocide des Indiens d'Amérique qu'à l'esclavage des Noirs, à la conduite de l'armée française en Algérie ou encore à la question pénitentiaire et au paupérisme. Au coup d'État de Louis-Napoléon, il oppose une idée de la politique dont l'éthique n'est pas absente. L'auteur passe au crible avec autant de soin les idées de Tocqueville sur les moeurs et les usages de son époque. Il a le mérite de faire appel non seulement aux textes édités, mais aussi à des extraits que Tocqueville a biffés de la plume, mais qui n'en sont pas moins révélateurs (voir par exemple p. 411), tels qu'on les trouve dans l'édition critique de *La Démocratie* procurée par le professeur américain E. Nolla (Vrin, 1990). Le talent de Jean-Louis Benoît n'est pas seulement d'aborder tous ces points avec une incontestable maîtrise, mais aussi de les illustrer *in fine* par une quarantaine de documents annexes, les uns instructifs (extraits de lettres, de notes de travail, de discours parlementaires abordant les divers aspects de son action politique et civique, fragments de mémoires, etc.), les autres révélateurs (ainsi le faire-part de décès, où sa noble famille, outrée de la mésalliance, évite toute mention de Madame de Tocqueville, née seulement Marie Mottley). Ajoutons un « index nominum » très appréciable et une copieuse bibliographie qui achèvent d'en faire un exceptionnel outil de travail.

Quand Laurence Guellec intitule son livre *Tocqueville et les langages de la démocratie*, on peut se demander si elle a dans l'esprit le langage de Tocqueville sur la démocratie ou le jugement qu'il porte sur la manière de s'exprimer qu'ont les démocrates. Les premières lignes de son introduction nous éclairent : elle va nous parler de Tocqueville « écrivain » (ce que ses contemporains n'étaient pas unanimes à reconnaître), mais aussi écrivain « démocratique » (ce qui n'est pas moins intéressant). Tocqueville s'est imprégné, dès sa jeunesse, du style des classiques : Pascal, Montesquieu et Rousseau, « trois hommes avec qui, écrit-il, [il vit]

un peu tous les jours ». Il est certain, nous dit L. Guellec (p. 15) « que Tocqueville, quand il rédige, se pense lui-même comme un écrivain, penché sur la phrase, le tour, l'image, aux prises avec les infidélités du langage ». Un modèle littéraire risquait de l'obséder : celui de Chateaubriand. Il aurait pu comme lui (ou Volney) mêler un « moi » omniprésent à ses souvenirs et ses réflexions de voyageur. Il y cède un peu dans le *Voyage en Sicile* et les autres récits de voyage recueillis dans le tome V des *Œuvres complètes*. Mais ailleurs il évite ce genre d'effusion romanesque : son propos n'est pas de paraître et d'émouvoir, il est d'instruire et de réformer. Il pratique donc un style beaucoup plus didactique, qui enchaîne les arguments, un style dont Sainte-Beuve a pu écrire qu'il est « solide, ferme, ingénieux, mais de peu d'éclat » comparé à celui de Montesquieu. Certes, sauf peut-être dans les *Souvenirs où la lame retrouve son tranchant*. Il utilise ce que les rhétoriciens appellent l'hypotypose qui consiste à interrompre le flux des ses démonstrations par « un moment d'arrêt ou plutôt un moment d'observation limité à un épisode particulier et qui fait tableau » (voir Henri Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF, 3e éd., cité par L. Guellec), qui parfois se sublime en vision prophétique digne de 1984 : ainsi le tableau du despotisme démocratique qui surgit à la fin de la seconde *Démocratie*. Il ne répugne pas non plus à l'ironie, souvent contre les hommes en place et le système de la Monarchie de Juillet « Il est constamment paru évident, au cours de cette recherche, écrit Laurence Guellec (p. 24), que Tocqueville se pose en permanence les questions suivantes : qu'est-ce que le langage de la démocratie, comment la démocratie parle-t-elle, se justifie-t-elle ; et comment parler, ou dans quel langage parler de la démocratie ? » (p. 24). Son style est influencé, non seulement par le fait qu'il vit dans une société en voie de démocratisation, mais aussi par son engagement personnel, tout aristocrate qu'il est, en faveur de cette évolution, « ses préférences allant, nous dit-elle, vers une démocratie libéralo-chrétienne qu'il travaille à faire advenir au double titre de publiciste et d'homme public » (*ibid.*). À cette fin, il ne cherche pas à séduire, mais à convaincre ; il n'adopte pas comme Gobineau le ton du prophète, sûr de ses vaticinations, mais celui du pédagogue, soucieux de nuancer par des cas d'espèce les principes qu'il formule, d'attirer l'attention sur les exceptions que souffrent les règles, honnêteté intellectuelle dont Pierre-Louis Rey nous dit, lors du colloque de Paris-Sorbonne, auquel a également contribué Laurence Guellec, que « peu propre à séduire le lecteur parce qu'elle enlève du souffle à l'ouvrage, [elle] dut être interprétée par Gobineau comme une insupportable tiédeur ».

Comme la thèse de Jean-Louis Benoît, c'est un travail qui, par la qualité de l'érudition et l'agrément de la forme, fait honneur à l'Université française.

L'optique dans laquelle Raymond Boudon aborde Tocqueville est assez différente. Certes, on le voit sensible, comme Coenen-Huther, à la valeur de sa méthode sociologique, en particulier à l'acuité de son comparatisme. Mais il va plus loin : il cherche toutes les occasions, sans craindre les anachronismes, de confronter Tocqueville aux événements qui font

l'ordinaire de notre siècle. Voici un exemple de sa démarche :

- Soit la remarque de Tocqueville selon laquelle les démocraties imposent à leurs citoyens des « tyrannies douces » contre lesquelles il leur est très difficile de se révolter. « La faveur publique semble aussi nécessaire que l'air qu'on respire, et c'est, pour ainsi dire, ne pas vivre que d'être en désaccord avec la masse » (voir (*Euvres complètes*, « *Démocratie en Amérique* », II, p. 267 et sq.)).

- Boudon l'applique aux sociétés contemporaines, où, nous dit-il, le « politiquement correct » étouffe la pensée critique.

- Il réfère le lecteur à un (ou à plusieurs) sociologue(s) de notre temps qui illustrent ou amplifient le phénomène en question et confirment l'utilité de lire Tocqueville pour comprendre le monde où nous vivons.

Boudon en use ainsi avec la centralisation parisienne, avec l'excès de fonctionnaires, avec l'indifférentisme et le culturalisme qui nous assègent, bref avec les mille maux de la société française contre lesquels Tocqueville s'est dressé et qui ont survécu, voire empiré, depuis son époque. On n'est pas toujours obligé de suivre Boudon dans ses affirmations, ainsi quand il avance (p. 173) que le « pouvoir social » [au sens de Tocqueville] est moins prédominant aux États-Unis qu'en France. Mais sa vision d'ensemble est juste : Tocqueville est toujours d'actualité. On peut trouver dans son oeuvre les éléments d'une critique de droite de la démocratie (quand il dénonce les dangers de l'individualisme, déplore le déclin de certaines vertus aristocratiques, le relâchement des mœurs, la tendance de l'opinion « à aimer ce qui est ingénieux et neuf plutôt que ce qui est vrai, [...] à se décider par des impressions plutôt que par des raisons ») comme d'une critique de gauche (quand il proteste contre les tendances oligarchiques de la Monarchie de Juillet, contre les méfaits de la colonisation française en Algérie, etc.). Boudon semble plus concerné par la première, s'inscrivant ainsi dans une tradition déjà longue et fort honorable d'admirateurs de Tocqueville. Le fait est qu'il en a une connaissance intime et que son approche ne contribuera pas médiocrement à le faire lire aux jeunes et aux moins jeunes qui seraient tentés de le négliger. Ils y puiseront aussi la révélation de ce qu'est « une bonne théorie », à savoir, nous dit-il, « une théorie qui parvient à expliquer un phénomène social en en faisant la conséquence de comportements compréhensibles de la part des individus concernés », bref, pour Tocqueville comme après lui pour Weber, pour Popper et pour Hayek, « une théorie qui relève de l'individualisme méthodologique » éclairé par la psychologie ordinaire et non par la psychologie des profondeurs. Ses lecteurs reconnaîtront là des thèmes qui lui sont chers.

La diversité des raisons qu'a l'homme de notre siècle d'admirer Tocqueville, diversité qui ressort de ces excellents ouvrages, est le plus sûr garant d'un intérêt qui s'inscrit dans la durée. Les éditeurs ne s'y trompent pas qui le rééditent sous toutes les formes (Pléiade, Bouquins, Folio, etc.). Ils ne sauraient avoir la main plus heureuse.

Jean-René Tréanton